

Dossier réalisé par Nicolas Capart

61 millions

de streams en une semaine

Outre 18 000 ventes physiques, le 3^e album de Damso "Lithopédion" connaît un succès colossal en streaming. Le rappeur occupait les 11 premières places du Top titres français à lui seul après une semaine d'exploitation. L'album a généré 61 millions de streams (certifié disque d'or en France). En guise de comparaison, le 2^e album de Louane comptabilise 100 millions de streams depuis sa sortie fin 2017.

■ Si le rap est devenu la musique populaire de notre époque, il continue de diviser.

Violent, misogyne, vulgaire, nihiliste... Les reproches sont légion.

■ Décryptage pour plus de compréhension entre générations.

Hip hop et société : le divorce est-il prononcé ?

Le hip hop a changé, c'est plus comme avant... Un discours que l'on entend bien souvent. Et c'est vrai qu'en quatre décennies d'existence, son pendant musical a beaucoup évolué. Les mots du rap 2.0, souvent, choquent ou interpellent. C'est ce qu'on lui reproche le plus souvent : la violence,

la vulgarité et la misogynie de refrains frontaux et de textes très – trop ? – crus. Et la récente affaire de l'hymne des Diabes en est un nouvel exemple (confiée au rappeur bruxellois Damso par l'Union belge de Football, qui se ravisera ensuite en raison de ses textes sulfureux).

Karim Hammou est sociologue chargé de recherche au CNRS, membre du Cresppa-CSU (centre de recherches sociologiques et politiques de Paris), animateur d'un blog dédié à la chose hip hop (<http://sur-runsonrap.hypotheses.org>) et auteur de plusieurs ouvrages spécialisés (dont "Une histoire du rap en France" en 2012). Il confirme : "Le

rap est misogyne, comme la société dans son ensemble, mais avec des formes propres à l'organisation du monde de la musique, et à celle du rap en particulier. Cela s'explique aussi par sa tradition artistique spécifique et son travail formel caractéristique, son goût pour la punchline et sa grande liberté de ton et de vocabulaire, allant du langage soutenu aux termes les plus vulgaires."

Simon Raket, jeune papa de 42 ans et récent directeur de Lezarts Urbains (ASBL centrée sur le développement et la promotion de la culture hip hop en Belgique), va dans le même sens : "Le rap, c'est un miroir sans fard de la vie des gens. Et, oui, il est misogyne, comme la société. Aujourd'hui, 80 % des aides au théâtre sont accordées à des hommes, la majorité des salaires masculins dépassent ceux des femmes... Les gens conspuent Damso mais tapent leurs enfants devant les Anges de la télé-réalité, où les femmes sont des morceaux de viande. Pointer du doigt, cela permet de dire 'moi je ne le suis pas'..."

Si cette musique prend le pouls de son époque, d'aucuns s'inquiètent de l'effet de ces discours sur une jeunesse qui s'en abreuve jusqu'à plus soif. "Le problème, c'est l'éducation, poursuit Simon Raket. La plupart des gamins n'ont pas le recul nécessaire pour appréhender la détresse et l'absence d'horizon d'un groupe comme PNL. Si ton enfant de 12 ans écoute ces textes-là et que tu n'en parles pas avec lui, cela peut être délétère. Pour éviter ça, il faut prendre le temps d'écouter..."

"Le rap n'a généralement pas de 'propos', mais des paroles, nuance Karim Hammou. Par ailleurs, violence, crudité et misogynie sont trois choses différentes. Beaucoup de polémiques autour des paroles de rap les confondent. Or on peut être violent et cru sans être misogyne – voire en étant fé-

ministe – et l'on peut interpréter des paroles diplomates ou très convenables sur la forme mais qui sont profondément misogynes..." Et l'auteur de citer "Every breath you take" de Police, "Les Voisines" de Renan Luce ou... "Obsolète" de MC Solaar.

Où est la poésie ?

Qu'est-il arrivé aux bons mots et à la parole imagée des MC ? Évanoués sous le poids du littéral et de la vulgarité ? "C'est comme si l'opinion publique était incapable d'imaginer que des rappeurs puissent faire preuve de second degré. Alors que leurs textes en sont farcis, s'étonne Simon Raket. Idem pour la licence poétique..."

Quand Arthur H interprète à la première personne une chanson sur un mec qui bat sa femme, tout le monde a conscience qu'il ne bat pas sa femme, et n'encourage pas ce comportement. Si un rappeur prend ce postulat-là, il devient un monstre misogyne ! Est-ce un racisme de classes ? Une tendance à voir systématiquement la sphère hip hop comme une bande d'idiots ? Comme si ces gars-là n'avaient pas le recul ou l'intelligence nécessaires pour l'écriture poétique."

Il poursuit : "Il y a beaucoup d'écri-

ture dans ce rap contemporain. Des thématiques qu'on ne se permettait pas avant, comme 'j'ai mal', 'tu me manques' ou 'je suis un loser'. L'exemple-type, c'est 'Macarena' de Damso. Des gars comme Jeanjass et Caballero souffrent de ce que j'appellerai une misogynie de la Tourette, avec des paroles crues qui surgissent au fil des morceaux... Et ça, ça passe très bien. Mais, quand Damso nous raconte à sa manière son histoire de cœur brisé, la vulgarité devient éliminatoire."

Nous pourrions faire un parallèle avec Roméo Elvis, dont les titres sont diffusés en boucle à la radio. Et, si l'on sort un instant du rap, se demander pourquoi le trio The rapie Taxi (également présent aux Ardentes ce week-end) squatte la bande FM avec "Salop(e)", malgré un texte qui ferait passer Damso&Co pour une chorale gospel. "Peut-être parce que les autres n'ont pas la tête de celui qui t'as piqué

ton MP3 quand t'étais petit. Ou parce que lui est noir. Et, l'air de rien, je pense que cette différence-là est inscrite dans le bashing dont Damso a été l'objet. Je ne me pose pas en défenseur de Damso. Pas envie, pas mon rôle, pas spécialement fun de ce rap-là... Mais cette ré-

flexion a du sens, je crois."

Sourire, manager des débuts de Starflam, booker, témoin et acteur de la scène depuis un quart de siècle, réfute : "Je n'y vois pas de racisme, c'est juste que Damso a atteint un niveau d'exposition tel que mon père sait qui c'est. Mais mon père n'a pas les codes du rap." Et notre interlocuteur de souligner la largeur du spectre rap contemporain : "Entre Black Sabbath et Simple Minds, il y a un monde, mais c'était du rock. Dans le rap, c'est la même chose. D'un côté, des gars d'Atlanta, décérébrés, milliardaires, qui se promènent avec des armes à feu et gobent des ecstas, de l'autre, des gars gentils comme Big Flo&Oli. Il y a à boire et à manger, du consensuel au dégénéré."

Des portes d'accès existent, mais demandent des efforts, comme l'explique Simon Raket : "Avant, on voyait le rap comme un truc de quartier, mais sensé. Aujourd'hui, la plupart des gens jugent le rap vide de sens. Alors qu'il est à lire entre les lignes. [...] La poésie, c'est l'espace qu'on laisse entre une œuvre et le public. Un artiste qui traite de solitude littéralement me parle moins qu'un gars qui évoque un chicon gratin pour une personne tournant dans son micro-ondes. Car ça me laisse du chemin à faire. Aujourd'hui, ce chemin est devenu long dans le rap. Le comprendre demande plus d'ouverture et de travail. Mais c'est plus facile de dire que ces rappeurs sont cons."

Peut-on esquisser un débat entre des parents dépassés par tout ça et leurs enfants ? "Je pense que c'est sain, et que ce fossé générationnel, il ne faut pas essayer de le combler, répond Sourire. Si mon père était entré dans ma chambre, quand j'avais 14 ans, pour dire qu'il aimait mon son... J'aurais changé de disque ! Ça m'aurait fait flipper." Karim Ham-mou confirme : "Le goût des jeunes pour cette musique est en partie lié à son image transgressive. Les nouvelles musiques se sont souvent développées

avec une aura de transgression. Elles sont séduisantes pour de nouvelles générations traitées de façon infantilisante, qui peuvent ainsi s'affirmer et marquer leur différence avec les générations plus anciennes. En outre, une des originalités du rap est de parvenir à être associé à une forme de margina-

lité depuis trente ans."

Question de génération

"Bukowski, dans les années 70, était pour tout le monde une crapule, un monstre misogyne. Aujourd'hui, c'est un grand auteur, sourit Simon Raket. Ce rap, c'est l'air du temps, le son de

2018... Il faut faire preuve d'humilité. Elle sert à ça la musique des jeunes de 20 ans : à mettre les nerfs aux anciens !"

Et Sourire de conclure : "C'est ce qui fait la vitalité d'une scène. La culture est là pour faire trembler les bases, quitte à se tromper ou à en faire trop."

Les Ardentes

Trois rendez-vous incontournables en ce week-end ardent à Liège

La grand-messe musicale des bords de Meuse sabre sa 13^e édition ce jeudi, avec un menu toujours plus hip hop.

Migos : Révélé avec "Versace", consacré avec "Bad and Boujee", le trio d'Atlanta publiait "Culture III" en janvier dernier et confirmait sa suprématie (dimanche 8/7).

Suprême NTM : On ne manquera pas la première date belge du tandem rap le plus célèbre de l'Hexagone depuis sa reformation-surprise l'an dernier (jeudi 5/7).

Moha La Squale : Notre coup de cœur de cet été... Fort d'un premier album sincère et brut de décoffrage, le jeune rappeur du 94 deviendra grand (dimanche 8/7).

→ Les Ardentes, Liège, du 5 au 8 juillet – www.lesardentes.be

Rock Werchter

Trois artistes à découvrir ce week-end sur la plaine de Werchter

L'énorme festival brabançon ouvre ses portes de jeudi à dimanche. Voici nos recommandations personnelles.

Gorillaz : Le festival a souvent recours aux mêmes têtes d'affiche. Mais la bande à Damon Albarn est rare en live et vient de sortir un excellent album (jeudi 5/7).

Curtis Harding : Sans aucun doute LE concert soul et dansant de cette édition 2018 (vendredi 6/7).

Nine Inch Nails : Showman imparable. Trent Reznor est de retour avec un album dense (dimanche 8/7).

→ Rock Werchter, du 5 au 8 juillet – www.rockwerchter.be